D. Coulayoux

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR L'HOMME,

PRÉSENTÉES ET SOUTENUES A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE 13 AOUT 1814;

PAR JEAN-PIERRE-MARIE-AUGUSTE LAVIT,

Natif de Marseille, département des Bouches-du-Rhône,

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

.... Honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi je cherche à pénétrer.

VOLTAIRE.

À MONTPELLIER,
CHEZ JEAN MARTEL AÎNÉ, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
PRÈS L'HÔTEL DE LA PRÉFECTURE, N.º 62.

1814.

A MONSIEUR

PIERRE-JEAN LAVIT,

Ancien Médecin de Mesdames Tantes du ROI, Médecin de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies.

MON PÈRE,

A peine venais-je de naître, à peine mes yeux purent-ils fixer les Auteurs de mes jours, que le plus cruel des événemens me ravit ma tendre Mère, et que la plus funeste des révolutions et la force des devoirs les plus sacrés, vous éloignèrent de ma patrie. Pendant que vous consacriez vos talens et vos soins au service des Augustes Princesses, dont les noms rappellent à la France le souvenir de toutes les vertus; ces mêmes services, dis-je, furent un titre de proscription contre votre famille

qui partageait votre dévouement à nos Maîtres. Orphelin, dépouillé, fils d'un proscrit, mais d'un proscrit vertueux, et Sujet fidelle ; si votre honorable exil priva votre famille des ressources de la fortune, on ne put lui ravir ni la pureté de ses principes, ni le désir d'ouvrir à votre Fils la carrière où vous vous êtes dévoué au bien de l'humanité.

Inspiré par ce désir, animé et soutenu par les exhortations et les secours de votre Sœur, ma respectable Tante, incité par le grand exemple que vous m'offrez, encouragé par vos conseils, j'ai tenté de secouer le joug de l'ignorance et de l'inutilité auxquelles les malheurs des temps semblaient m'avoir condamné. Arbrisseau battu des vents, l'appui que je réclamais était loin de moi. Si dans cette longue lutte, soutenue contre l'adversité, quelques fleurs ont pu éclore sur une frêle tige, hâtez-vous de venir cultiver les travaux de la sève, et que vos soins accomplissent la culture qui lui promettra des fruits.

Recevez l'hommage des premiers efforts que j'ai fait pour me connaître.

J.-P.-M.-A. LAVIT.

A MADEMOISELLE

LOUISE LAVIT, Ma Tante.

Si je pense à la tendresse avec laquelle vous m'avez acceuilli dès le berceau, aux soins pénibles et non interrompus que vous m'avez donné dans l'enfance, aux sacrifices que vous n'avez cessé de faire pour mon instruction, dans des temps où vos propres besoins se fussent appropriés toutes vos ressources, à ce dévouement d'amitié qui les a multipliées, pour me conduire du berceau jusques sur la chaire du Doctorat, de quel nom puis-je vous appeler, qui ne soit celui de ma Mère! De quels sentimens dois-je vous faire hommage, si ce n'est de toute l'affection et de la reconnaissance du Fils le plus aimé! Recevez l'expression trop faible de ces sentimens que mon cœur nourrit dans la plus grande étendue, et agréez que je vous dédie le premier fruit des études que vos bontés m'ont facilitées.

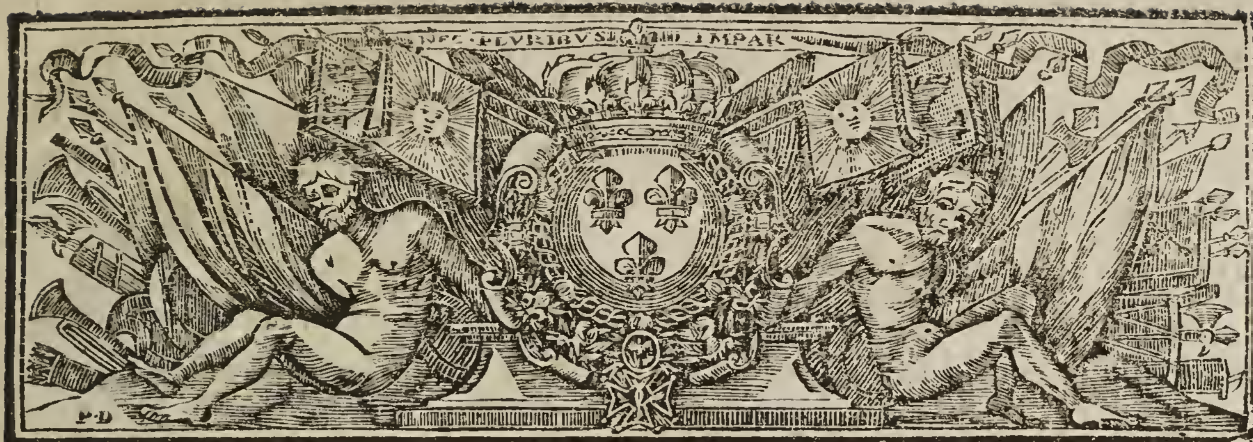
J.-P.-M.-A. LAVIT.

A MONSIEUR

LE CHANOINE BROUILLET.

Vous qui guidâtes mon enfance, qui aplanîtes, par vos utiles leçons, les difficultés de mes premières études, qui dirigeâtes les essais de mon entendement, en même temps que vous formiez mon cœur aux préceptes de la morale, qui m'avez aidé de vos conseils; daignez agréer une partie des fruits de vos soins, dans l'hommage de cette Thèse, que vous offre un cœur le plus reconnaissant.

J.-P.-M.-A. LAVIT.



CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR L'HOMME.

> Nos certè æterno veritatis amore devieti viarum incertis, et arduis et solitudinibus nos commisimus.
>
> BACO.

L'HOMME sera-t-il toujours une énigme à lui-même? Entièrement livré aux effets que produisent en lui les objets extérieurs, prolongera-t-il son ignorance, en oubliant ce sens intérieur qui l'avertit sans cesse de sa nature, de sa sublimité?

Vivant au milieu d'une foule d'êtres qui se recherchent, s'unissent par des besoins mutuels, il reste, pendant le peu de jours de son existence, dans des considérations purement étrangères à sa nature.

Si le métaphysicien calcule les idées, classe les affections, rec-

tifie le jugement, dispose avec ordre le raisonnement, il devient si abstrait que l'homme ne s'y reconnaît que sous un voile obscur.

Si l'anatomiste décompose le cadavre, et cherche dans le rapport des organes, dans la composition des fibres, le mécanisme admirable de son corps, il rebute et laisse après lui une certaine horreur qui trouble les idées, et suspend le jugement.

Quelques philosophes considérant l'homme sous un aspect toujours peu favorable, en ont fait pendant long-temps l'être le plus malheureux, le plus méprisable.

Pline, dans son tempérament mélancolique, l'a regardé comme malheureux, par sa naissance; faible, par son organisation; n'ayant d'abord que des pleurs à verser; sans force, sans défense, il peut devenir le jouet des êtres, auxquels la nature, moins marâtre, a fourni des armes. « Tel est celui, dit ce naturaliste, » qui doit un jour commander à tous les animaux (1). »

Platon, Aristote, Plutarque, reconnaissant cet homme double, qui porte en soi *une partie meilleure et une partie pire*, le regardent, tantôt comme le jouet des Dieux, tantôt le placent au-dessous de la brute, à laquelle ils accordent, et plus d'intelligence, et plus de prévoyance; toujours dupe de ses passions, de ses opinions, en butte à l'erreur et à l'inconséquence.

Montaigne, incertain sur tout, après avoir exposé le sentiment des anciens philosophes sur la nature de l'homme, dit : *Noûs l'avons proposé lui-même à soi, et la raison à sa raison, pour voir ce qu'elle en dirait, il me semble avoir montré combien peu elle s'entend en elle-même, et qui ne s'entend en soi, en quoi se peut-il entendre ?* (2)

Rousseau, toujours cherchant à ramener tout aux lois de la simple nature, ne trouve d'homme parfait que dans l'état de sau-

(1) Pline, hist. nat., ch. 7.

(2) Essais.

vage, c'est-à-dire, dans cette position, où il ne lui est pas permis de distinguer le bien du mal et de diriger sa raison. (1)

MM. Monboddo et Barthez l'ont assimilé aux quadrupèdes.

Cependant l'homme est, selon Moyse, de la boue animée par le souffle de la Divinité.

Platon, considérant seulement dans l'homme l'être pensant et la sublime faculté de s'élever jusqu'à la Divinité, le regarde comme l'analyse de l'univers, comme l'image en petit de la nature entière.

Aristote dit que sa substance et sa nature tiennent de la Divinité, puisque tout ce qui en émane est compris dans l'intelligence et la sagesse (2):

Polignac le regarde comme l'inventeur des arts et des sciences, bien supérieur en cela aux animaux qu'un même instinct dirige et soumet à un même ouvrage (3).

Bacon voit en lui le ministre et l'interprêtre de la nature par ses facultés intellectuelles, c'est-à-dire, par son génie et son esprit.

Pope, en s'adressant à l'homme, s'écrie : *Va, créature merveilleuse, monte où les sciences te guident, mesure la terre, pèse l'air, règle les masses, fais voir par quelles lois les planètes errantes doivent diriger leur cours, corrige le temps et apprends au soleil à connaître son cours. Prends l'essor, avec Platon, vers l'Empyrée, jusqu'au premier bien, au premier parfait, au premier beau; ou entre dans les labyrinthes qu'ont frayé ses successeurs, et prètends que de se dépouiller des sens, c'est imiter Dieu. Va, et apprends à la sagesse éternelle, comment elle doit gouverner: ensuite rentre en toi-même, et connais ta faiblesse* (4).

---

(1) Discours sur l'inégalité des conditions.

(2) Deuxième partie, pag. 274.

(3) Antilucrèce, part. 5.

(4) Essai sur l'homme, pag. 25 et 26.

Pascal l'a comparé à un roi, mais à un roi détrôné.

Les naturalistes de nos jours, plaçant l'homme à la tête de tous les animaux par la pensée, ainsi que par l'organisation de de son corps, en ont composé l'être le plus parfait, c'est pour cela que Linnæus dit : *Homo sapiens creatorum operum perfectissimum ultimum et summum, in telluris cortice majestatis divinæ stupendis indiciis obtecto constitutus, secundùm sensum judicans artificem admirans pulchritudinem, veneraturus auctorem* (1).

Buffon considère dans la composition de l'homme, l'être pensant, comme dirigeant tout, et le corps, comme la matière organisée qui lui doit obéir, et sans laquelle il est obligé de rentrer dans la poussière ; mais lorsque l'union est parfaite, il devient supérieur à tous les animaux.

« Tout annonce dans l'homme, dit ce célèbre naturaliste, sa supériorité sur tous les êtres vivans : il se soutient droit et élevé ; son attitude est celle du commandement ; sa tête regarde le ciel et présente une face auguste, sur laquelle est imprimé le caractère de la Divinité ; l'image de l'âme y est peinte par sa physionomie, l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels et anime d'un feu divin les traits de son visage ; son port majestueux, sa démarche fière et hardie annoncent sa noblesse et son rang ; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées ; il ne la voit que de loin et semble la dédaigner : les bras ne lui sont point donnés pour servir de piliers, d'appuis à la masse de son corps ; sa main ne doit point fouler la terre, et perdre par des frottemens réitérés, la finesse du toucher, dont elle est le principal organe ; les bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir la rencontre et le choc de ce qui pourrait nuire, pour embrasser et

---

(1) Introitus ad historiam naturalem.

retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens (1). »

Les Médecins voulant connaître l'organisation intime du corps de l'homme, ont analysé exactement et avec ordre tout ce qui le compose. Rien ne leur a été inconnu, quant au mécanisme; mais cette étude ne leur a pas suffi. Ils ont examiné tous les phénomènes de la vie, en voulant remonter à leur cause première : ici les explications mécaniques, chimiqnes et mathématiques ont été insuffisantes; ces phénomènes provenant tous du premier auteur de la vie, ils n'ont pu reconnaître, dans la nature, cet agent subordonné, ce principe de vie qui dirige tout, et n'ont pu franchir les bornes de la connaissance des lois qu'il a posé.

Les lois de la vie, d'après M. Dumas, sont :

1.° Opposition à la putréfaction ;

2.° Disposition à la régénération ;

3.° Tendance au mouvement ;

4.° Disposition à la reproduction ;

5.° Disposition à la sensibilité.

La difficulté a été plus grande encore, lorsque pour se rendre compte des effets purement moraux, ils ont voulu connaître la nature de cet être sublime, qui produit en nous la pensée, son origine et sa manière d'agir ; ils se sont perdus dans un vague immense, et sans les traits bienfaisans de la lumière Divine, les savans, les philosophes, marcheraient encore dans l'erreur. Je laisse aux théologiens les sublimes idées qu'ils ont reçues de la révélation sur l'âme et sa destination.

L'homme, à ce que je pense, peut être considéré sous trois rapports : 1.° comme un être purement mécanique, et c'est par l'anatomie qu'on parvient à le connaître.

2.° Comme un être soumis à des lois qui émanent de la vie, et c'est par la physiologie que l'on y parvient.

---

(1) Histoire naturelle de l'homme.

3.º Comme un être pensant, et la métaphysique nous déploie toutes ses qualités : ainsi, on peut reconnaître l'homme physique, l'homme vital et l'homme moral.

§. I.er

De l'homme physique ou matériel.

Les chimistes ont reconnu, dans l'analyse qu'ils ont faite des diverses parties du corps humain :

1.º L'azote, l'hydrogène, le carbone, l'oxigène, dans diverses proportions.

2.º Le phosphore, le soufre, la cilice, la potasse, le fer.

3.º L'eau, l'ammoniaque.

4.º Les acides phosphorique, muriatique, carbonique, bensoïque, urique, acétique, oxalique.

5.º Les phosphates de chaux, de soude, de fer, de magnésie, d'ammoniaque.

6.º Les sulfates de potasse, d'ammoniaque, de soude, de chaux.

7.º Les carbonates de potasse, de chaux.

8.º Les bensoates, acétates, oxalates, etc.

Mais si les chimistes ont obtenu ces diverses substances par l'analyse, quel est celui qui a pu les suivre dans la synthèse ! Elles obéissent à des lois qui nous sont parfaitement inconnues. M. de la Metterie a regardé la formation du corps humain comme une cristallisation particulière, et n'a vu dans ces molécules qu'une affinité relative à sa manière de voir, dans la formation de tous les corps. M. de Buffon a parlé d'un moule intérieur, auquel toutes les substances élémentaires doivent se conformer. Hippocrate n'admettait, avec les anciens philosophe et avec Anaxagores, que l'eau, l'air,

la terre et le feu, comme les quatre élémens, ayant les quatre qualités de froid, chaud, sec et humide, qu'il rapportait à la lymphe au sang, à la bile noire et à la bile jaune. Mais aucune de ces opinions n'a jamais conduit l'homme à la connaissance exacte de la formation de son corps; elles ont disparu, ainsi que les atomes d'Épicure, les monades de Leibnitz, avec lesquelles tous les corps devaient être formés, sans avoir eux-mêmes aucune dimension d'etendue.

De la combinaison de quelques-unes de ces substances chimiques, dont j'ai déjà parlé, il en résulte une seule qui est muqueuse, gélatineuse ou albumineuse qui a formé le premier parenchyme, d'où doivent provenir toutes les parties, d'après une organisation, toujours la même, à moins qu'elle ne soit dérangée par une cause quelconque. Bientôt se forment des os, des muscles, des organes, des vaisseaux, et le corps humain, encore dans sa première délicatesse, contient en petit toutes les parties qui doivent le composer. Tout se réduit à trois ordres d'organes, ceux de la locomotion, ceux de la nutrition, et ceux de la sensation.

M. Dumas a observé que, dans la première formation, on pouvait reconnaître plusieurs organisations :

1.º L'organisation muqueuse ou gélatineuse. *Les articulations.*

2.º La membraneuse. *La dure-mère*, *le péritoine*, *la plèvre.*

3.º La lamelleuse. *Le corps des os.*

4.º La parenchymateuse. *Les glandes.*

5.º La pulpeuse. *Le cerveau.*

6.º La fibreuse. *Les muscles*, *les viscères*, *les vaisseaux*, *le cœur* (1).

Mais à mesure que le corps se forme après la naissance, on voit que toutes les parties sont, ou disposées selon les lois de la mécanique, *les os et les muscles;* ou, selon celles de la physique, *les*

---

(1) Élémens de physiologie.

organes de la vue et de l'ouïe; ou d'après des fonctions relatives à la conservation de la reproduction.

Linnœus a fait deux espèces d'hommes : le caractère du genre, est *nosce te ipsum*; il en fait deux espèces.

1.° *Homo sapiens*, *diurnus*, *varians culturâ*, *loco.*
2.° . . . . . *Ferus*, *tetrapus*, *nudus*, *hirsutus.*

Il a divisé la première espèce en quatre variétés.

1.° *Americanus*, *rufus*, *cholericus*, *rectus.*
2.° *Europœus*, *albus*, *sanguineus*, *torosus.*
3.° *Asiaticus*, *lividus*, *melancholicus*, *rigidus.*
4.° *Afer*, *niger*, *phlegmaticus*, *laxus.*

L'état naturel de l'homme, d'après Platon, Aristote, Buffon et tous les philosophes, est d'être bipède; mais de nos jours, on a voulu croire que l'homme était naturellement quadrupède, d'après certains individus que l'on a trouvé dans la Lithuanie, auprès de Brandebourg, à Hasse, dans l'Hanovre, aux Pyrénées, dans la Transylvanie, dans la Campanie, aux montagnes de l'Aveiron, vivant seuls dans les forêts comme des animaux, marchant sur les quatre extrémités et tous couverts de poils. C'est la seconde espèce de Linnæus.

Mais, si l'on a trouvé des hommes sauvages, a-t-on pu reconnaître en eux une génération, comme dans les animaux? Quelques individus que l'on a trouvé dans un état d'abandon, composent une dégradation de l'homme, et non pas une espèce; et pour quelques-uns que l'on a trouvé marchant sur les quatre extrémités, combien n'en pourrait-on pas citer de milliers, qui marchent sur les deux extrémités, bien plus agiles et bien plus vigoureux. Ce qui prouve la vérité de mon assertion, c'est le degré de civilisation auquel on est parvenu à les soumettre : tel, par exemple, celui que M. Bonaterre trouva dans les forêts de l'Aveiron.

M. Daubanton a démontré anatomiquement et par la composi-

tion seule des os, que l'homme n'avait aucune organisation qui pût le rapprocher de celle des quadrupèdes (1).

Si, comme le veut M. Barthez (1), l'enfant chez les nègres et les sauvages, marche sur ses quatre extrémités, ce n'est point du tout par une institution de la nature; mais bien par la faiblesse de ses articulations. L'inspection anatomique fait voir que les extrémités des os longs sont pendant long-temps cartilagineuses; mais dès qu'il peut se soutenir, il ne manque pas de s'essayer à se redresser et à marcher debout. Les organes de la locomotion et de tous les mouvemens, sont les os et les muscles. Les premiers sont, ou des points d'appui, ou des leviers; les seconds en sont les puissances. Les os, par leur disposition, deviennent alternativement, ou leviers, ou points d'appui.

Toutes les divisions que l'on a donné des articulations depuis Riolan jusqu'à Bichat, sont imparfaites, parce qu'elles ne font point connaître toute l'étendue des mouvemens dont les parties qui les composent sont susceptibles.

L'articulation de la jambe avec la cuisse est non-seulement disposée pour opérer la flexion et l'extension; mais encore elle doit diriger le pied en dehors et augmenter par là le plan stationnaire, parce que le condyle interne du fémur est plus long, et celui du tibia plus profond. Le condyle externe de ce même os est non-seulement plus relevé, mais dirigé de devant en arrière, ce qui forme une espèce de pivot. La rotule est inégalement concave dans sa face postérieure; le condyle externe du fémur étant plus saillant, doit la faire déjeter en dedans, lors de l'abduction du pied. Ainsi elle ne peut être comparée, ni a une diarthrose, ni à une coulisse. Il y a donc dans le genou trois articulations différenciées, et par l'organisation des os, et par la diversité du mouvement.

M. Parent et M. Barthez ont négligé d'observer cette articulation; ils auraient pu voir que la facilité à porter le pied en dehors,

(1) Hist. natur.

(2) Nouvelle mécanique des animaux.

dépend moins de l'articulation du pied avec le tibia, ou du point fixe du talon, que de la régularité de l'articulation du genou, et que son irrégularité doit produire l'état de ces sujets, que les anciens appelaient *vari* et *valgi* (1).

L'étude des articulations est encore bien imparfaite; chacune d'elles méritent des considérations particulières. La nature de mon sujet m'empêche d'étendre plus loin mes considérations sur les os.

Les muscles fixés immédiatement ou médiatement sur les os, sont tout autant de puissances destinées à opérer tous les mouvemens et toutes les nuances des mouvemens. Aucun d'eux ne peut être simple, et par suite, il a fallu une grande multiplicité de muscles; de là, cette diversité de figure, de direction, de composition.

Tous les physiologistes ont parlé des mouvemens physiques des muscles; ils ont calculé tout ce qu'ils étaient susceptibles d'opérer pour la station, pour la marche, pour le saut, pour la respiration, et sans doute, quel homme assez présomptueux oserait ajouter aux savantes observations de M. Barthez, et aux précieuses leçons de M. le professeur Lordat?

L'homme, comme les animaux, doit se conserver et se reproduire; il est comme eux fourni de viscères et d'organes, destinés à remplir ces deux fonctions.

Les alimens contenant dans leur substance des parties nutritives et d'autres dues à leur matière brute, doivent être divisés, séparés. Ainsi, après la digestion dans l'estomac et dans le duodenum, à mesure que le chyme parcourt le tube intestinal, les veines lactées séparent, pompent le chyle qui traverse dans le mésentère cette foule de glandes que l'on y observe, arrive dans la citerne lombaire, s'élève dans le canal thorachique qui, aboutissant dans la veine sous-clavière, le verse pour le mêler et le confondre avec lui dans

---

(1) *Loc. cit.*

le cœur et les poumons, tandis que les matières fécales se ramassent dans le rectum pour être chassées au dehors.

L'acte de la reproduction, sur lequel la nature a jeté un voile trop obscur, nécessite seulement de la part de l'individu, l'intégrité des organes.

La vie est répandue par le sang dans toutes les parties du corps; ce fluide précieux, après avoir été préparé dans les poumons, est poussé par le cœur dans toutes les divisions des artères, et jusques aux dernières ramifications les plus capillaires. C'est par l'extrémité de ces petits vaisseaux que la nutrition se dépose, et que le superflu est entraîné hors du corps par la transpiration.

Des vaisseaux absorbans, inhalans ou exhalans, charient les liqueurs superflues du centre à la circonférence, et transportent de la circonférence au centre, les substances ou les liquides appliqués à la surface du corps. Le centre de ces vaisseaux est le canal thorachique; leur nombre est bien supérieur aux autres vaisseaux.

Le cerveau et les nerfs, auxquels il donne naissance, entretiennent seuls les fonctions du corps dans un état d'équilibre; la sensibilité, le mouvement et le ton des parties en sont les résultats; mais les fluides, les esprits que l'on avait cru pouvoir y observer, ne sont rien moins que chimériques, et le seront jusqu'à ce qu'il soit prouvé que les fibres nerveuses sont percées en tubes, ou que la sécrétion du cerveau soit évidente. Plusieurs liqueurs sont nécessaires aux fonctions des parties, et de là naquit le système des glandes affectées aux sécrétions. Le foie, la rate, le pancréas, les reins, les testicules, etc., produisent des liqueurs, dont les unes sont excrémentitielles, et les autres récrémentitielles. Mais la sécrétion n'est pas bornée aux glandes: les membranes intérieures des articulations donnent la synovie; les membranes muqueuses sécrètent des glaires. Darwin, qui n'accordait de sécrétions qu'aux glandes, considère l'extomac et le tube intestinal comme une glande; il eût pu encore considérer l'œil comme formant plusieurs glandes, vu la diversité des liqueurs que cet organe renferme.

Les organes des sens se réduisent à voir, entendre et toucher; l'odorat et le goût ne composent qu'un tact particulier.

Les diverses réfractions qui se passent dans l'œil, au moyen des liqueurs qui sont dans les chambres antérieure et postérieure, dans le cristallin et dans l'humeur vitrée, jointes à la couleur noire de la choroïde, contribuent, d'après les lois de la dioptrique, à faire peindre les objets sur la rétine.

La disposition de l'oreille interne se rapporte, jusques à un certain point, aux lois de la catoptrique; mais le tympan et le labyrinthe sont d'une construction bien différente : c'est un mécanisme qui ne peut obéir qu'à l'action du son sur la membrane du tympan.

Le tact, le goût, l'odorat, jugent des corps par leur action immédiate, tandis que l'oreille et l'œil jugent de la figure et de la nature des corps dans un éloignement plus ou moins considérable.

On me reprochera, sans doute, de n'avoir point présenté ces objets dans leurs détails anatomiques; mais le court espace de temps que j'ai eu à donner en hyménée à cet ouvrage, et le plan que je me suis proposé, en seront mon excuse.

§. II.

L'homme vital ou doué de la vie.

L'étude de l'homme physique nécessite des dissections et des recherches suivies sur le cadavre : le scalpel se dirige dans les replis les plus cachés; mais cette étude est dégoûtante et pénible. La mort ne s'offre alors que sous un appareil effrayant et terrible. Tout ce qui nous en rappelle l'idée, nous étonne, nous écrase :

il faut avoir secoué le joug des opinions vulgaires et acquis une grande force d'âme, pour pénétrer sans horreur dans nos amphithéâtres.

Le corps de l'homme n'est que matière organisée. Dans l'état de vie, elle acquiert une proprieté de plus ; celle d'exprimer la sensibilité, et par là de se mettre en rapport avec les objets extérieurs.

Vivre est un jeu pour la nature ; c'est un bienfait pour l'être qui respire.

La vie est le prélude du bonheur et de la jouissance ; les plantes (1), les insectes, les quadrupèdes et l'homme ne sont heureux que par la vie ; sa privation les rend à la matière brute.

Une partie de la matière réduite dans ses molécules élémentaires et pénétrées de la vie, s'organise d'après des lois constantes, et donne naissance aux êtres qui se meuvent dans l'espace. Leur nourriture, pendant un certain temps, s'opère en s'assimilant d'autres molécules, qui successivement se suppléent et soutiennent ainsi l'existence.

L'autre partie restant en masse informe, s'accumule au sein de la terre, obéit aux seules lois de l'affinité, et forme des cristaux de diverses formes: ainsi la matière, en général, peut être divisée en matière brute, qui ne jouit d'aucune propriété de la vie ; et en matière animée, qui, pendant quelques instans, présente des phénomènes bien différens de la première (2).

La vie, quoique excitant la matière, est essentiellement différente d'elle.

Nous ne dirons pas avec Cabanis, que la matière est essentiellement la vie, au point qu'elle en jouit seule. En effet, *vie* et *matière* ne sont point *synonymes* ; le cadavre et

---

(1) *Flos est plantarum gaudium*, *amor urit plantas.* Linn.

(2) Dumas, physiolog.

l'homme vivant n'ont plus entr'eux aucun rapport. L'état du premier est étranger à l'autre ; ainsi la vie n'existe point seulement par les substances élémentaires. S'il en était ainsi, le chimiste, en combinant ces substances, parviendrait enfin à produire un être vivant.

Cependant, depuis les extravagances de l'alchimie, jusqu'aux superbes travaux de la chimie pneumatique, on n'a jamais pu obtenir un seul atome d'être vivant.

La vie n'est donc point au pouvoir de la matière, sa nature, ses opérations, ses combinaisons, ses fins, nous sont entièrement cachées.

Si trop curieux, nous voulons pénétrer dans les secrets de la nature, et que nous nous demandions ce que c'est que la vie, nous sommes obligés ici de nous arrêter aux diverses opinions que les auteurs nous ont données dans divers temps ; ou bien de ester dans le silence, parce que les causes premières nous seront toujours inconnues, et que nous sommes bornés à connaître seulement leurs effets.

Platon, considérant cet *homme double*, qui tantôt s'élève jusqu'aux plus sublimes idées, et tantôt s'abaisse jusqu'à la boue, supposa dans le corps une âme qui présidait aux fonctions de la pensée dont le siége était dans le cerveau, et une autre qui résidait dans le bas-ventre au centre épigastrique, pour veiller à la conservation de l'individu. C'est, selon lui, cette âme brutale qui ne veut que la volupté, tandis que l'autre s'élevant toujours aux plus sublimes conceptions, semble dédaigner la terre.

Aristote n'admit que l'âme et la matière ; il les fit provenir toutes les deux de la Divinité, comme étant dues à une intelligence et à une sagesse supérieure.

Hippocrate reconnut une nature, qui, sans d'autre intelligence que le bonheur, la conservation de l'individu, tendait toujours vers sa fin.

Galien admit trois âmes, dont l'une avait son siége dans le cerveau, l'autre dans le cœur et la troisième dans le foie.

Vanhelmont créa un être qui dirigeait toutes les fonctions de la vie, et qu'il nomma *archée.*

Staal attribua tout à l'âme pensante, qui seule surveillait les fonctions vitales et intellectuelles.

Barthez voyant que l'attention de l'âme ne pouvait se fixer à tout, puisque pendant le sommeil et dans l'état de repos, les fonctions naturelles avaient toujours lieu, imagina un être qui entretenait la vie, et qu'il nomma *principe vital;* cet être ou cette modification de la vie, doit diriger certaines fonctions, tandis que l'âme, plus sublime par sa nature, devait se livrer à des occupations plus relevées.

Brown plaça dans le corps de l'homme une propriété de la vie qu'il nomma *excitabilité*, qui, dans l'état de santé, comme dans l'état maladif, devait sans cesse relever les forces, les soutenir, et ne céder aux agens destructeurs, que lorsqu'elle en était accablée.

Bichat définit la vie, l'ensemble des moyens qui s'oppose à la mort.

M. de Grimaud admit une vie qui exprimait son action par diverses *forces*, relatives à chaque fonction.

M. Dumas, sans chercher à définir la vie, se contenta d'en examiner les effets, d'en calculer la marche, d'en exposer l'influence sur le corps de l'homme.

D'après toutes ces considérations, d'après tous ces sentimens, on aperçoit bien, comment la grande différence que la nature expose tous les jours aux yeux de l'homme attentif, en montrant des êtres animés sur un amas de destruction, a fait naître l'idée de la vie et de la mort ; idée qu'on a exprimée par ces mots : *être* et *ne pas être* (1), et à laquelle les savans ont substitué des substantifs qui ne disent pas davantage.

---

(1) Les anciens Israélites exprimaient l'auteur de la vie par le mot *hel*, *qui est*, *qui est misit me ad vos.*

Quoi qu'il en soit des ces opinions, elles sont, comme l'observe M Dumas, ainsi que cette x, qui exprime l'inconnu, employée par les mathématiciens pour résoudre leurs problèmes.

Dira-t-on que la première formation du germe dans la matrice, jouit déjà de la vie? Serait-elle une émanation de celle qui animait ceux qui l'ont produite? Se fait-il une création nouvelle, ou bien serait-ce une fonction de cette vie générale qui anime la nature entière? L'organisation dépend-elle de la vie, ou bien se développent-elles ensemble? Que d'obscurités répandues sur ces objets; que d'inutilités dans leurs recherches !

Voyez comme la vie se développe lentement, tandis que l'organisation est dans toute sa faiblesse; observez sa marche dans ces premiers momens. Elle semble se traîner avec peine, et surveiller néanmoins cette frêle existence, que la moindre impulsion peut anéantir. Les premiers efforts, chez l'embryon, se dirigent principalement vers la tête; bientôt sa marche est plus rapide, le fœtus prend de l'accroissement à chaque instant; de sorte, qu'au bout du terme prescrit par la nature pour l'accouchement, l'enfant a singulièrement grossi, eu égard à la première formation du germe.

A la naissance, tous les rapports d'union étant détruits entre la mère et l'enfant, la vie se trouve isolée dans ce nouvel individu. Alors elle hâte l'accroissement, perfectionne l'ossification, donne aux organes une impulsion nouvelle.

Néanmoins les forces de la vie agissent différemment sur les divers systèmes; peu apparentes dans le système osseux, cachées dans les ligamens et les tendons, plus développées dans le système musculaire, jouissant de toute leur latitude sur les viscères et les organes, bouillonnant avec le sang, s'exaltant dans le cerveau, elles s'opposent toujours à la destruction, elles conservent et prolongent la santé et le bonheur de l'existence.

Il est un temps où la vie produit un sentiment nouveau : une douce impulsion rapproche les sexes; ils sentent le besoin de transmettre le superflu de cette vie, dont ils jouissent abondamment.

Un désir, jusqu'alors inconnu, les tourmente; l'imagination se trouble, la raison s'égare, et au sein de la volupté la vie chancelante paraît les abandonner, pour se fixer sur un nouvel individu. Lorsque l'organisation, affaiblie par l'âge, arrive dans un délabrement qui annonce la destruction, la vie semble devoir s'éteindre avec la décrépitude; toutes les fibres se refusent au mouvement; une roideur extrême s'empare des ligamens et des tendons; les os diminuent d'épaisseur et se raccourcissent; les muscles sont flasques; les organes perdent leur ton; dans cet état de langueur, la mémoire se perd, les idées s'enfuient, la chaleur intérieure s'éteint, et les yeux se ferment pour toujours à la lumière.

La vie produit dans le corps de l'homme des facultés générales, auxquelles doivent se rapporter tous les phénomènes particuliers: telles sont la sensibilité, l'irritabilité, les sympathies, la circulation, les facultés digestives et nutritives, et l'absorbtion.

Sensibilité

La sensibilité, comme dit Barthez, est cette puissance de produire les sensations dans le corps vivant, et non pas de recevoir celles que procurent les corps extérieurs (1). Cette faculté est en raison des forces de la vie. Les auteurs mécaniciens et solidistes ont cru qu'elle était inhérente aux nerfs, de sorte que les parties non fournies de nerfs n'étaient point sensibles.

On voit cependant que les membranes, que les os même deviennent sensibles dans certaines occasions; qu'un ligament tiraillé devient très-douloureux, et que les tumeurs écrouelleuses sont à la longue très-pénibles.

La sensibilité est une, comme la vie d'où elle émane; mais ses effets varient comme les fonctions.

Dans le globe de l'œil, elle peint les divers objets dans leur plus

(1) *Vim sentientem aïmus esse potestatem efficiendi sensus omnes in corpore vivo; minimè vero facultatem eos seusus patiendi.*

BARTHEZ, de proprio vitali.

grande vérité. Elle fait vibrer l'air dans l'oreille, donne le discernement au goût, à l'odorat, et procure au toucher cette délicatesse si voisine de la volupté. Elle donne au sens reproducteur cet orgasme délicieux, que l'on ne peut que sentir.

L'irritabilité dont Haller a tant parlé, semble être dévolue aux muscles; elle s'annonce par un mouvement d'ondulation que leurs fibres expriment, lorsqu'on les touche, et une contraction en sens contraire, lorsqu'on les coupe.

L'irritabilité est toujours en raison de la sensibilité. Si, par exemple, un bras se trouve paralysé, les muscles n'auront plus cette activité qu'ils avaient auparavant; quoiqu'ils expriment encore quelque irritabilité, on peut considérer cette faculté sous trois rapports :

1.° Comme indépendante de la volonté : ainsi, le cœur, les artères, les organes digestifs, la matrice au moment de l'accouchement, jouissent de leur irritabilité, seulement excitée par la vie ;

2.° Comme soumise à la volonté, ainsi qu'on le voit dans le jeu des muscles des extrémités, qui ne se mettent en action que par elle ;

3.° Comme mixtes, tel est le mouvement du muscle de la paupière supérieure ou du diaphragme ;

4.° Comme soumis aux expressions de l'âme, et peignant les passions, tels sont tous les muscles de la face : ce n'est pas que ceux des extrémités ne puissent encore aider à retracer les passions ; mais les premiers, sans contredit, semblent être, et sont même, les vrais peintres des affections de l'âme. Un objet auxquels les physiologistes ne se sont point arrêtés, c'est l'action de ces muscles.

Lavater a bien présenté tous les états de la face.

M. Camper en a calculé toutes les proportions.

M. Cuvier a parlé de l'usage que l'on peut faire de l'angle facial.

M. de Buffon a cherché à peindre les grandes passions. Mais l'expression des divers états moraux, n'a pas été présentée d'après l'action des muscles de la face.

Voisins des organes qui expriment les sensations, ils sont toujours disposés à présenter un état quelconque de l'âme. Le repos même ne peut faire douter de leur action. Le sérieux du philosophe, l'air enjoué de la jeunesse, la tristesse du vieillard, la douleur poignante de celui qui éprouve une affection grave, le ris sardonique même, cette altération de pâleur ou de rougeur que la surprise, la tristesse, où la crainte occasionnent, prouvent, jusques à l'évidence, que les mouvemens des muscles de la face occasionnent ces changemens, qu'on aperçoit chez l'individu obéissant malgré lui à une passion quelconque.

Le peintre ingénieux qui voulut exprimer la douleur d'Achille à la mort de son cher Patrocle, le représenta assis, se couvrant le visage d'une main, et repoussant de l'autre ceux qui voulaient le consoler ; celui qui peignit Agamemnon voilé au sacrifice d'Iphigénie, ne connaissait pas encore toutes les ressources de son art.

Les sympathies reconnues depuis long-temps par la communication de plusieurs nerfs, servirent aux mécaniciens et aux solidistes, à expliquer une foule de phénomènes. Mais Baglivi s'apercevant de l'imperfection de ces sympathies, eut recours à la communication, des membranes, telles que le péritoine, la plèvre et la dure-mère.

Bordeu, reconnaissant le tissu cellulaire ou muqueux, comme l'organe principal, le seul agent de l'organisation, et le divisant en plusieurs départemens, établit, sur leurs rapports, toute la théorie des sympathies.

Barthez observa que certaines sympathies ne pouvaient point être expliquées, ni par la communication des nerfs, ni par celle des membranes, ni par la division du tissu muqueux, mais par l'action seule de la vie; c'est ce qu'il nomma avec Staal, *synergie vitale* : tels sont le rapport du sein avec l'utérus chez la femme, ceux de l'organe de la voix avec les organes de la génération, surtout à l'âge de la puberté.

Sympathies.
Synergie vitale

Barthez avait bien vu que de pareilles sympathies ne tenaient ni aux lois de la mécanique, ni à celles de l'hydraulique, mais bien à l'acte seul de la vie.

Il s'opère dans le corps trois espèces de digestion, celle des alimens dans l'estomac, celle de l'air dans le poumon, celle du sang dans les glandes.

Digérer est décomposer un corps, pour le réduire dans un état propre à la nutrition

Les alimens reçus, broyés dans l'estomac, y séjournent pendant quelque temps, et par l'action du suc gastrique, ils sont changés en chyme ; or, cette préparation est en raison de la force de la vie, prompte et bien élaborée chez le jeune homme vigoureux, faible chez le vieillard ou chez l'homme maladif.

L'air est digéré dans les poumons, et devient, comme le dit Hippocrate, ce *pabulum vitæ*, qui ranime et excite le sang. Le sang lui-même est digéré dans les glandes, et changé en bile dans le foie, en suc pancréatique dans le pancréas, en semence dans les testicules.

On avait autrefois comparé les glandes à des filtres, à travers lesquels le sang déposait les substances sécrétées.

Cullen attribue aux glandes une propriété interne qui les dispose à produire telle ou telle sécrétion, et regarde seulement le sang comme un excitant.

Boerrhaave les considérait comme des éponges, sur lesquelles la pression mécanique de quelques os ou des muscles suffisait pour extraire ces sucs sécrétés.

Bordeu, rejetant ces explications comme insuffisantes, voulut que les nerfs fussent dans toutes les glandes les seuls agens des sécrétions, sans penser que le foie, qui est la plus volumineuse de toutes les glandes, ne reçoit que très-peu de nerfs par le plexus hépatique.

La circulation est encore un des actes de la vie. On ne peut supposer au cœur un mouvement mécanique, puisqu'il s'agite

encore quelque temps après qu'il est séparé de l'organisation. Cette vie est inhérente autant au cœur qu'aux artères, puisque leur battement leur est isochrone, et qu'il n'y a point d'altération dans les pulsations.

D'ailleurs, par quelle mécanique pourrait-on expliquer les mouvemens alternatifs des oreillettes et du ventricule, et cette force plus considérable dans le ventricule gauche, que dans le ventricule droit?

Ainsi, la pulsation des artères fait parcourir au sang toutes les parties, quelque position que prenne le sujet, qu'il soit debout ou couché.

D'après ce que je viens d'exposer, nous sommes obligés de conclure que, quoique la vie générale règne sur toute l'organisation, elle modifie néanmoins ses actes, selon la fonction de chaque organe. Ainsi, la matrice jouit d'une telle vie, qu'on l'avait considérée jadis comme un animal isolé. Cet organe doit, pendant long-temps et à plusieurs époques, s'organiser et se désorganiser, se nourrir et fournir la nourrriture au fœtus, rester inutile et sans fonctions, après en avoir rempli de si précieuses. La vitalité de l'œil n'est pas la même que celle de l'estomac ; la vie du poumon l'oblige à exécuter un mouvement continuel, mais moins prompt que celui du cœur. Les glandes opèrent leur sécrétion dans le plus grand état de repos. Le cerveau toujours attentif, semble méditer des ordres que les extrémités sont toujours portées à exécuter. Tout se fait donc dans le corps humain, par les modifications de la vie.

§. III.

De l'homme moral ou animé par l'être pensant.

« L'étude propre de l'homme, dit Pope, est l'homme même placé dans une espèce d'isthme, être d'un état mixte, mélange

de lumière et d'obscurité, de grandeur et de bassesse. Avec trop de connaissance pour le doute sceptique, et avec trop de faiblesse pour la fierté stoïque, en suspens entre ces contrariétés, il ne sait s'il doit agir ou ne rien faire, se croire un Dieu ou une brute, donner la préférence au corps ou à l'esprit ; né pour mourir, raisonnant pour s'égarer, telle est sa raison qu'il s'égare également pour penser trop ou trop peu ; cahos de raisonnement et de passion où tout est confondu ; continuellement abusé ou désabusé par lui-même ; créé en partie pour s'élever, et en partie pour tomber ; maître de toute chose, et lui-même cependant la proie de toutes ; seul juge de la vérité, et se précipitant sans fin dans l'erreur ; la gloire, le jouet, l'énigme du monde. »

Que conclure, en considérant de traits si vrais, et cependant si disparates entr'eux, si ce n'est que la matière animée et vivifiée, ne suffit pas pour donner les vrais caractères de l'homme ? Car, sous ces rapports, il ne pourrait être considéré que comme un automate que quelque ressort secret fairait mouvoir, en lui accordant un instinct qui ne l'éleverait pas au-dessus de la brute.

Mais l'homme est grand dans ses désirs, libre dans ses volontés, puissant dans ses moyens ; il porte en lui un principe émané du grand être qui agite l'univers ; il exprime un caractère sublime, au sein de la boue qui organise son corps.

L'âme, quelle est-elle ? Quels sont ses traits, sa nature, son existence, son origine ? Par quelles lois se trouve-t-elle unie, confondue avec la matière, avec la vie ? Par quels moyens cette union est-elle aussi parfaite que l'une ne puisse souffrir sans l'autre ? Par quel coup un instant suffit-il pour opérer à jamais une désunion totale, et rendre le corps, par sa décomposition, aux élémens qui le constituent ?

Ici, les considérations les plus profondes, les recherches les plus exactes, les expériences les plus suivies sont insuffisantes ; et l'on peut affirmer que l'homme ne se connaîtra jamais, s'il veut y parvenir par le seul usage de sa raison.

Peut-il dire, avec Mallebranche : *je pense, donc je suis ?* Doit-il, comme ce métaphysicien, assurer que tous les êtres qui l'entourent ne sont rien, qu'il n'est sûr que de l'existence de sa pensée, puisqu'il la produit, que tout le reste n'est qu'illusion, qu'aucun corps ne peut exister, et que les sensations ne sont que des acheminemens à l'erreur ? Seul, isolé dans la nature, sa pensée doit lui tenir lieu de tout. Mais, si les idées ne peuvent être elles-même que l'effet des sensations, puisqu'il ne peut jamais avoir l'idée d'aucun objet qui n'aura point frappé ses sens, il s'ensuivra donc que sa pensée sera aussi futile que ses sensations.

Je suis bien éloigné de dire avec Cabanis, que la pensée est une sécrétion du cerveau, puisque la sécrétion d'un corps doit être matière comme lui. Et si, comme je l'ai dit, les mots *matière* et *vie* ne sont point synonymes, le mot *pensée* le sera encore moins. La matière est l'étendue bornée, la vie est la sensibilité, et la pensée a pour caractère la liberté.

Comme il ne nous est point permis de connaître la nature de l'être qui pense en nous, suivons ses opérations dans tous les instans de la vie.

Quelles sont les pensées de l'embryon qui commence à se former dans la matrice ? *Ce premier filament*, dit Fouquet, *jouit de la sensibilité, puisqu'il s'agite* (1) ; il sent, puisqu'il obéit à une première impulsion. Si lorsque le cœur commence à s'agiter par la première action de la vie, tous les vaisseaux portent une aible nutrition dans les membres, l'embryon se sent secouer, agiter au milieu des eaux qui l'entourent. Peut-il par suite de ces sensations former des idées ? Le seul sens du toucher est excité ; mais il ne peut porter un jugement, puisqu'il ne voit et n'entend rien : et l'on sait que les opérations de l'esprit sont en raison des sensations. On ne pourrait pas dire qu'il en est de l'embryon comme

---

(1) De la sensibilité ; encyclopédie.

du germe d'une plante ; il y a plus que de la végétation dans le développement du *fœtus*. Ces mouvemens qu'il exécute dans la matrice, qui souvent fatiguent la mère ; ces efforts qui le portent à presser, pour se délivrer de ses entraves, au moment de l'accouchement, et s'il faut en croire le témoignage de plusieurs accoucheurs, sur la rupture qu'il occasionne dans la matrice, quelquefois par ses efforts avec les pieds ; que de preuves n'aurais-je pas, que le fœtus sent, même avant que de naître ! Ces mouvemens me dira-t-on lui sont communs avec les animaux, et oui, sans doute ; mais encore, cela prouverait-il que la pensée fût développée chez le fœtus ?

La vue de l'enfant qui vient de naître est troublée, son oreille n'est que confusément frappée par les sons. Etonné, il crie, il s'agite, il ne sait dans quel état il se trouve. *Jeté nu sur la terre nue*, comme dit Pline, sa première expression est la douleur, en conséquence d'une sensation qu'il n'avait pas encore éprouvée. Mais au bout de quelques jours, il regarde avec une espèce d'admiration la lumière qui vient le frapper ; il la recherche, il y sourit, il semble vouloir la saisir. Quel spectacle pour lui, lorsqu'à son réveil, une foule d'objets se présentent à lui ; et les soins réitérés qu'on lui donne, et le sein de la mère, où il puise à longs traits un lait nourrissant, et mille caresses qu'on lui prodigue ! Il sent alternativement le besoin du repos et la nécessité de prendre son aliment. Ses fonctions s'effectuent avec facilité ; il n'ouvre les yeux que pour éprouver des sensations qui se renouvellent pour lui et qui ne lui donnent que des idées qu'il ne sait encore apprécier, parce qu'il ne jouit pas de toute la perfection de ses sens.

Les amusemens de l'enfance annoncent déjà la pensée, la réflexion, le jugement et le premier usage de la raison. Le jeune garçon est turbulent, impérieux ; il se dépite, lorsque ses désirs sont contrariés ; il coupe, il brise tout ce qu'on lui présente ; il veut, il ordonne : image frappante de la conscience intime qu'il a d'être fait pour le commandement.

La jeune fille, au contraire, est douce, aimable; elle aime la parure et veut déjà plaire; sa raison est plus suivie, ses sentimens affectueux; elle s'occupe d'un petit ménage, d'une poupée; elle a besoin de toute sa ruse pour empêcher les rapines, les dégats du jeune garçon; elle pleure facilement, et ce sont là ses armes. La délicatesse de son goût l'a faite souvent accuser de gourmandise: chez l'homme sauvage comme chez l'homme policé, on observe ces caractères différenciels qui annoncent l'empire de la pensée et celui de la raison.

Dans la jeunesse, le tempérament se forme : on voit le *sanguin* s'annoncer par la beauté de la figure, la gaîté de l'esprit, le charme des passions douces, l'inconstance et la légéreté.

Le bilieux, maigre, ardent, peint fortement ses pensées; fait pour les grandes actions, ses passions portent l'empreinte de son caractère; il est toujours loyal et sincère, mais fier et altier.

Le phlegmatique, doux et paisible, aimable et toujours prévenant, n'aime ni les grandes actions, ni le bruyant du monde; philosophe sincère, mais timide, il se livre à l'amitié, comme à la paresse.

Le mélancolique, sérieux, réfléchi, sensible, aime constamment; son jugement est sain, mais sévère; ses idées sont suivies, ses expressions étudiées, c'est de tous celui qui se livre le plus ardemment aux sciences et celui qui y réussit le mieux.

Les passions, ces mobiles de l'âme, qui l'agitent en divers sens, naissent des besoins réels ou factices.

Le plaisir et la douleur, dit Loke, *sont le thermomètre des passions.*

Deux passions principales agitent l'homme à diverses époques de la vie : *l'amour* et *l'ambition*. Les autres dépendent de ces deux grandes divisions; l'une tient à la conservation, et l'autre à la reproduction.

A l'époque de la puberté, la première de ces passions s'allume ardemment, et conduit l'homme dans des sentiers nouveaux. Mais s'il est né sensible, si la nature l'a doué d'une impulsion à laquelle il est forcé d'obéir, pourra-t-il écouter froide-

ment la voix de la raison ? Son esprit captivé par une idée à laquelle il attache celle du bonheur, ne peut s'en désister ; il veut et il sacrifie quelquefois à une illusion, le repos et la santé. Vives émotions ! sentimens agréables ! ô douce volupté ! vous vous peignez successivement sous les traits les plus beaux ; et la langueur, la tristesse et la mort, succèdent souvent à vos désirs contrariés!!!

Dans l'âge adulte, les passions sont dirigées par l'ambition, des places, des honneurs, des biens ramassés dans la vue d'en jouir heureux, et de se ménager un repos pour le reste de la vie. Tel le nautonnier, qui, sans craindre la fureur des flots, n'attend pas le moment du calme pour se fier à l'inconstance du liquide élément, dirige sa nacelle avec courage ; mais bientôt battu de tout côté, devenu le jouet des vagues, il découvre son imprudence ; prêt à s'engloutir, il force de rames pour arriver au bord d'où il était parti, et se trouve heureux d'avoir retrouvé le repos et la sérénité. Tel est l'homme qui a éprouvé la tourmente des passions.

Il est néanmoins des passions louables, qui sont nécessaires au bonheur de la vie ; elles animent le cœur, nourrisent en nous l'amour des sciences, et contribuent à leur progrès.

Dans la vieillesse, les passions se réduisent à la pusillanimité, à la prudence et à l'avarice ; les dangers qui peuvent compromettre son existence, l'allarment facilement : et cependant, comme si elle ne devait point avoir de bornes, le vieillard est toujours occupé du soin d'ajouter à sa fortune ; il pense encore à l'étendre, lorsque la vie lui échappe et termine ses jours. Alors,

Ce corps, né de la terre, à la terre est rendu ;
L'esprit retourne aux Cieux dont il est descendu.

Le sujet que j'ai eu l'honneur de vous présenter, Messieurs, exigerait les connaissances les plus sûres et les plus étendues pour être traité avec les développemens dont il est susceptible. Peintre,

encore dans l'enfance du talent , mon inclination m'a porté vers le plus beau modèle , sans consulter mes moyens , pour donner à l'image la forte expression de la nature.

Si j'ai pu atteindre l'esquisse de mon sujet , je n'aurai eu que le mérite du choix des couleurs que j'ai empruntées aux philosophes et aux naturalistes les plus célèbres. Devant à vos belles leçons , et leur discernement, et leur disposition, je m'empresse , Messieurs, de rendre à chacun ce qui lui appartient , ne pouvant conserver devers moi que le sentiment de la reconnaissance.

FIN.

PROFESSEURS
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

M. J. L. Victor BROUSSONNET, doyen.
M. Antoine GOUAN, *honoraire*.
M. J. Antoine CHAPTAL, *honoraire*.
M. J. B. Timothée BAUMES.
M. J. Nicolas BERTHE.
M. J. M. Joachim VIGAROUS.
M. Pierre LAFABRIE.
M. A. Louis MONTABRÉ.
M. G. Joseph VIRENQUE.
M. C. F. V. Gabriel PRUNELLE.
M. A. Pyramus DE CANDOLLE.
M. Jacques LORDAT.
M. C. J. Matthieu DELPECH.
M. Joseph FAGES.